

**CLASSIQUES FRANÇAIS.  
D'ALEMBERT DISCOURS  
PRÉLIMINAIRE  
DE L'ENCYCLOPÉDIE, AVEC UNE  
INTRODUCTION ET DES NOTES**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649498857

Classiques FrançAis. D'alembert Discours PréLiminaire De L'Encyclopédie, Avec Une  
Introduction Et Des Notes by Louis Ducros

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**LOUIS DUCROS**

**CLASSIQUES FRANÇAIS.  
D'ALEMBERT DISCOURS  
PRÉLIMINAIRE  
DE L'ENCYCLOPÉDIE, AVEC UNE  
INTRODUCTION ET DES NOTES**



CLASSIQUES FRANÇAIS

---

**D'ALEMBERT** *Jean Leroux*

**DISCOURS PRÉLIMINAIRE  
DE L'ENCYCLOPÉDIE**

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

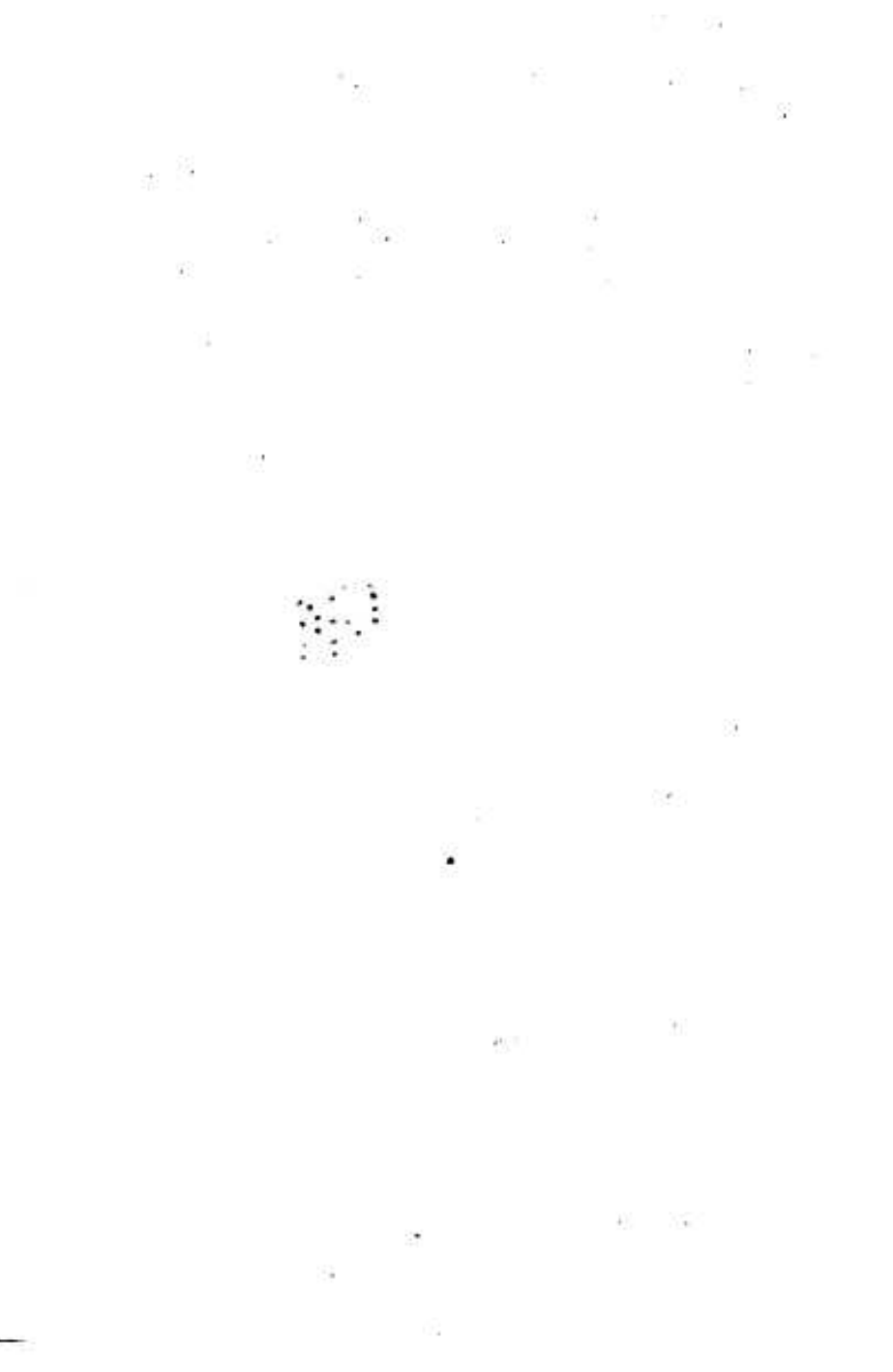
**LOUIS DUCROS**

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE  
À LA FACULTÉ DES LETTRES D'AIX



**PARIS**  
**LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE**  
15, RUE SOUFFLOT, 15

—  
1893



Ron. Long.  
Vrin

3-17-32

25677

## INTRODUCTION

---

### I

### L'ENCYCLOPÉDIE

Les trois plus grands monuments littéraires du XVIII<sup>e</sup> siècle parurent presque en même temps : Montesquieu venait de donner son *Esprit des lois* (1748), et Buffon les trois premiers volumes de son *Histoire naturelle* (1749). Deux ans après naissait l'*Encyclopédie* : elle allait résumer les études du temps sur la nature et la société, c'est-à-dire à la fois l'esprit scientifique de Buffon et l'esprit politique de Montesquieu.

L'idée de faire une encyclopédie, c'est-à-dire de dresser l'inventaire des connaissances humaines, n'était pas une idée nouvelle. Sans remonter à l'antiquité, qui avait déjà compris, avec Aristote, que toutes les sciences forment un tout organique, l'on trouve au moyen âge, et particulièrement au XIII<sup>e</sup> siècle, de véritables encyclopédies qui portent les noms significatifs de *Sommes*, *Miroirs* (*Speculum*, *Summa*, *Universitas*, *Opus majus*). Déjà en 470 un Africain, Félix Capella, avait écrit une manière d'encyclopédie, moitié prose, moitié vers, qu'on faisait apprendre par cœur dans les écoles et qui portait ce titre bizarre : *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la *Bibliotheca mundi* ou *Speculum majus*, de Vincent de Beauvais, fut très répandue, comme le prouve le très grand nombre de manuscrits qu'on en voit encore dans les bibliothèques.

Au xv<sup>e</sup> siècle, sans parler de ce poème savant et pédantesque où l'on pouvait, en une *Semaine*, monter

Au sommet du rempart  
Où l'encyclopédie, en signe de victoire,  
Couronne ses mignons d'une éternelle gloire<sup>1</sup>,

nous rencontrons, dans le domaine purement scientifique, une *Cyclopédie* (*Cyclopaedia*, 1541), publiée à Bâle par un certain Ringelberg, qui ne faisait que répondre au désir, très ardent à cette époque, de tout savoir ou, du moins, de tout apprendre : « Au xv<sup>e</sup> siècle comme au xviii<sup>e</sup>, a dit Sainte-Beuve, l'encyclopédie était la marotte. » Ringelberg eut de nombreux continuateurs, dont le plus estimé est un théologien allemand du xviii<sup>e</sup> siècle, Alsted, qui publia en latin une *Encyclopédie de toutes les sciences* (1620), laquelle eut un très grand débit en France. Nous arrivons ainsi à l'héritier de tous ces Encyclopédistes, à Éphraïm Chambers, dont l'ouvrage, publié en 1727, fut l'occasion et le point de départ du grand dictionnaire de Diderot. Un grand libraire de Paris, Le Breton, avait chargé un Anglais, Mills, et un Allemand, Sellius, de traduire le dictionnaire de Chambers pour les lecteurs français : l'Allemand retourna dans son pays, et l'Anglais mourut avant que la traduction fût achevée. Le Breton s'adressa alors à un abbé, Gua de Malves, « profond géomètre, au dire de Diderot, mais qui dans la rue n'avait pas le sens commun », et enfin à Diderot. Le savant abbé n'ayant pu se mettre d'accord avec ses collaborateurs, la direction de l'ouvrage passa dans les mains de Diderot, que recommandait, pour cette besogne, son *Dictionnaire universel de médecine*, traduit de l'anglais, et qui, tout en profitant des travaux de ses devanciers, entreprit de faire une œuvre vraiment originale.

Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut le 1<sup>er</sup> juillet 1751 : il fut loué par les uns, critiqué et même chansonné par d'autres. L'abbé Raynal, qui, à la lecture du prospectus, l'avait annoncé à ses correspondants comme « un chef-d'œuvre », constate, dès l'apparition du tome premier, que l'*Encyclopédie* a ses censeurs et ses partisans, et, selon lui, les uns et les autres ont raison. Il approuve « l'esprit philosophique qui règne dans l'ouvrage » et y blâme « des inutilités et du verbiage », reproche mérité et qui s'appliquera à tout l'ouvrage.

1. Du Bartas, dans le livre *Babylone*.



Les deux premiers volumes avaient paru et on imprimait le troisième, quand l'ouvrage fut brusquement supprimé par un arrêt du conseil (7 février 1752). « Tout l'orage était venu des jésuites<sup>1</sup>. » Que reprochaient donc ceux-ci aux Encyclopédistes? Deux choses très différentes : tout d'abord d'être des ennemis de l'Église en dépit de leurs orthodoxes professions de foi, et il faut convenir que les philosophes, désirant avant tout qu'on sût lire entre leurs lignes, ne pouvaient légitimement se plaindre d'être compris à demi-mot. En second lieu, les Encyclopédistes faisaient concurrence à une œuvre des jésuites, le grand *Dictionnaire de Trévoux*, et ainsi ils n'offensaient pas seulement la piété ombrageuse de leurs adversaires, mais, ce qui était peut-être un tort plus grave, ils alarmaient leur amour-propre d'auteurs. Les jésuites, très puissants à la cour, grâce au crédit de leur protecteur l'évêque de Mirepoix<sup>2</sup>, profitèrent de la première occasion qui s'offrit, ou plutôt qu'ils firent naître, pour arrêter l'exécution d'un ouvrage qui se faisait en dehors d'eux et même contre eux : un certain abbé de Prades avait soutenu en Sorbonne, le 18 novembre 1751, une thèse de doctorat qui n'avait soulevé aucune objection sérieuse, lorsqu'on s'avisait d'y trouver, après coup, les plus horribles propositions. La faculté de théologie, le parlement, l'archevêque de Paris, condamnèrent et censurèrent à l'envi l'infortuné abbé, dont le plus grand péché était d'avoir collaboré à l'*Encyclopédie*. La Sorbonne, après avoir approuvé le 18 novembre les propositions de l'abbé de Prades, déclara, le 30 décembre, et suivant la formule consacrée, qu'elle en avait horreur (*horruit sacra Facultas*). C'est Diderot qu'on visait par-dessus la tête de l'abbé, c'est très vraisemblablement Diderot qui, sans se nommer, répondit aux attaques des théologiens. Les jansénistes, « qui voulaient ravir aux jésuites l'honneur de haïr davantage les matérialistes, s'étaient montrés encore plus furieux pour rattraper les faveurs de la cour<sup>3</sup> » ; l'un d'eux, l'évêque

1. Barbier, 7 février 1752. D'Argenson dit, presque dans les mêmes termes : « Cet orage vient des jésuites. » (25 déc. 1751.)

2. « Le plus ardent ennemi de l'*Encyclopédie* fut l'ancien évêque de Mirepoix. Il porta ses plaintes au roi lui-même et lui dit, les larmes aux yeux, qu'on ne pouvait plus lui dissimuler que la religion allait être perdue dans son royaume. » (MALLESHERBES, *Mémoire sur la liberté de la presse*.)

3. D'Argenson, 5 et 10 février 1752.

d'Auxerre, M<sup>er</sup> de Caylus, ayant défendu dans une lettre pastorale « la sainteté de la religion méconnue » par l'abbé de Prades, Diderot répliqua dans l'*Apologie de l'abbé de Prades*. Plusieurs des propositions que soutenait l'abbé dans sa thèse avaient été censurées comme « pernicieuses à la société et à la tranquillité publiques, ... contraires à l'intégrité et à l'autorité des livres de Moïse ». Diderot examine les propositions incriminées, puis, élevant le débat, il oppose aux pieuses dénonciations des théologiens les droits inviolables de la science et de la raison. M<sup>er</sup> de Caylus avait confondu, dans ses anathèmes, les Encyclopédistes, l'auteur de l'*Esprit des lois* et l'auteur de l'*Histoire naturelle*, et il reprochait à Buffon de s'être écarté du récit de la Genèse : « Quoi donc ! s'écrie Diderot, parce que Josué aurait dit au soleil de s'arrêter, il faudra nier, sous peine d'anathème, que la terre se meut ? Si, à la première découverte qui se fera, soit en physique, soit en histoire naturelle, nous devons renouveler, dans la personne de l'inventeur, l'injure faite autrefois à la philosophie dans la personne de Galilée, alors brisons les microscopes, foulons aux pieds les télescopes et soyons les apôtres de la barbarie. » La science est indépendante de la théologie, et même le physicien doit faire, dans ses recherches, « entière abstraction de l'existence de Dieu, et ne rapporter les phénomènes qu'à leurs causes mécaniques ». La grande maladie du temps, disait M<sup>er</sup> de Caylus, qui en cela ne se trompait guère, c'était de vouloir appeler du tribunal de la foi à celui de la raison ; mais le remède qu'il proposait, « le sacrifice de notre raison », n'était pas pour plaire aux Encyclopédistes, qui répondaient par la bouche de Diderot : « On dirait, à les entendre, que les hommes ne puissent entrer dans le sein du christianisme que comme un troupeau de bêtes dans une étable, et qu'il faille renoncer au sens commun pour embrasser notre religion. »

Et d'ailleurs, conseiller, en 1752, de faire à l'Église l'humble sacrifice de sa raison, n'était-ce pas une plaisante ironie de la part d'un disciple de Jansénius, alors que les orgueilleuses rébellions des jansénistes aux bulles du pape et leurs miracles scandaleux avaient compromis à la fois l'autorité de l'Église et la sainteté de la religion ? Diderot s'empara de cet argument *ad hominem* ; et comme ici il avait pleinement raison, il sut être éloquent sans déclamer :

« M. d'Auxerre termine son *Instruction pastorale* par une péroraison très pathétique, dans laquelle il exhorte les pasteurs de son diocèse à s'opposer de toutes leurs forces à l'incrédulité et à ses progrès. Je n'ai garde de blâmer ce zèle. Je voudrais que la voix en retentit dans toutes les parties de l'Église et réunit les efforts des fidèles contre le torrent de l'impie. Mais comment un bonheur si grand pourra-t-il arriver ? *L'appelant* reconnaîtra-t-il enfin que son inflexible opposition aux décrets de l'Église, que les troubles qu'il a fomentés de toutes parts et que les disputes qu'il nourrit depuis quarante ans et davantage, ont fait plus d'indifférents, plus d'incrédulés, que toutes les productions de la philosophie ?

Se soumettra-t-il ? mettra-t-il son front indocile dans la poussière ? O cruels ennemis de Jésus-Christ, ne vous lasserez-vous point de troubler la paix de son Église ? C'est vous qui avez encouragé les peuples à lever un œil curieux sur les objets devant lesquels ils se prosternaient avec humilité ; à raisonner, quand ils devaient croire ; à discuter, quand ils devaient adorer. C'est l'incroyable audace avec laquelle vos fanatiques ont affronté la persécution, qui a presque anéanti la preuve des martyrs. L'impie les a vus se réjouir des châtimens que l'autorité publique leur infligeait, et il a dit : « Un martyr ne prouve rien ; il ne suppose qu'un insensé qui veut mourir et que des inhumains qui le tuent. »

« C'est le spectacle de vos *convulsions* qui a ébranlé le témoignage des miracles. L'impie a vu, dans la capitale du royaume, vos tours de force érigés en prodiges divins, et il a dit : « Un miracle ne prouve rien ; il ne suppose que des fourbes adroits » et des témoins imbéciles. »

Cependant le ministre d'Argenson avait fait lever l'interdiction d'un ouvrage qui lui était dédié. Quant aux mandemens des évêques, vendus dans les rues de Paris, et « criés avec vivacité », ils avaient fait tant de bruit qu'ils avaient donné envie de lire les philosophes à des gens qui jusque-là ne lisaient guère que leurs catéchismes<sup>1</sup>. On racontait, en outre, que les jésuites, jaloux de la gloire que le dictionnaire allait donner à leurs ennemis, avaient fait enlever les papiers de Diderot, comptant bien achever eux-mêmes l'entreprise qu'avaient entravée leurs intrigues. Malheureusement « ils

1. Voir Barbier, janvier 1752.